

Les climatosceptiques en hausse

Par **Thierry Denoël**

Pourquoi sont-ils de plus en plus nombreux alors que les catastrophes climatiques n'ont jamais été aussi extrêmes?

Est-ce le retour de Donald Trump – le plus influent des climatosceptiques – qui libère la parole? Sans doute. Mais la recrudescence du climatoscepticisme date d'avant l'investiture du républicain et même d'avant la campagne présidentielle durant laquelle il a diffusé ses messages antiécologiques. Elle s'observe depuis environ cinq ans. Une des études les plus souvent citées en la matière est celle de l'Obs'COP, l'Observatoire international climat et opinions publiques, réalisée par Ipsos et Suez auprès de 23.500 personnes dans 30 pays (dont 1.000 en Belgique). La sixième édition, sortie fin 2024, montre clairement que le climatoscepticisme croît depuis 2019, passant de 31% à 39% de la population mondiale en moyenne. La Belgique n'y échappe pas. Actuellement, 39% des Belges, soit deux sur cinq, se déclarent climatosceptiques.

L'étude distingue néanmoins deux types de réponse, à savoir «il n'y a pas de changement climatique» et «il y a un changement climatique, mais pas d'origine humaine». Globalement, 10% choisissent la première option. Ils sont ce qu'on appelle des «climato-dénialistes». En Belgique, ils sont 15%. C'est davantage qu'en France (10%), en Allemagne (9%), en Italie (9%), ou que la moyenne. Le pays sondé comptant le plus de climatosceptiques est l'Arabie saoudite: 63% (dont 18% de déniéristes)! Selon l'Obs'COP, ce sont surtout les sceptiques de l'origine humaine du dérèglement qui augmentent le plus. Le nombre de ceux

qui n'y croient pas du tout reste stable. Si l'on remonte encore dans le temps, un peu avant les années 2020, la proportion des climatosceptiques par rapport à la population avoisinait les 20%. Pourquoi une telle augmentation?

Scepticisme mou, scepticisme dur

Mélusine Boon-Falleur, chercheuse et professeure à Sciences Po Paris, identifie plusieurs facteurs. «D'abord, la méthodologie des enquêtes a changé, signale-t-elle. Auparavant, la question était très binaire. Aujourd'hui, les études offrent le plus souvent un choix de réponses entre la négation du changement climatique et celle de l'origine anthropique de celui-ci, ce qui donne davantage l'opportunité d'exprimer un doute face à la question.» Cela expliquerait en partie pourquoi on observe surtout une augmentation du scepticisme «mou» par rapport à l'origine humaine et non du scepticisme «dur» par rapport au changement climatique lui-même. Pour le reste, la hausse du scepticisme est surtout due à un ras-le-bol grimant face à la question climatique. «De plus en plus de gens ne veulent plus être embêtés par cela, note la chercheuse. C'est un mécanisme de défense, une volonté de se défausser du problème en disant qu'on n'y est pour rien. On nie donc l'origine humaine du dérèglement.»

Les Européens sont moins convaincus par le changement climatique que le reste du monde.



Les récents incendies qui ont ravagé la Californie ne suffisent pas à amoindrir le climatoscepticisme.

L'opposition des climatosceptiques se révèle d'ailleurs moins contre l'écologie que contre les écologistes, souvent perçus comme des bobos universalistes. Mélusine Boon-Falleur pointe alors un troisième facteur: la question des valeurs. «Aujourd'hui, l'écologie est fortement incarnée par des personnalités de gauche, antisépécistes, antichasse, éloignées de certaines traditions. Ils ont aussi un discours clivant, comme Sandrine Rousseau quand elle déclare que le barbecue est un symbole de virilité. Il n'y a pas d'écologie de droite qui s'intéresse aux problèmes de sécurité ou financiers des gens, au respect des traditions... C'est certainement un champ à investir, peut-être au travers des institutions qui gardent une bonne image populaire, comme l'armée ou les pompiers, d'ailleurs en première ligne pour lutter contre les conséquences catastrophiques du réchauffement.»

Au gré des cycles économiques

Révéléateur: on retrouve davantage de climatosceptiques parmi les électeurs



de droite et d'extrême droite, ainsi que les personnes moins aisées et/ou moins diplômées. «Dans les milieux populaires, il y a la crainte que la transition représente des efforts trop importants, analyse Edwin Zaccai, philosophe, docteur en sciences de l'environnement (ULB). On se demande aussi à quoi bon faire des efforts alors que les plus riches, dont le train de vie est responsable de la majorité des émissions de gaz à effet de serre, n'en font pas, ou si peu. Il est d'ailleurs significatif que, sur plusieurs décennies, on observe des cycles par rapport aux questions écologiques. Ceux-ci sont liés à la santé de l'économie. Quand elle va mal, d'autres problèmes, comme la dette publique ou l'immigration, sont ressentis comme plus pressants que celui du climat. Il est clair que, pour l'instant, on est au creux d'une vague depuis la crise énergétique.» Un signe: les Européens, durement frappés par la crise, se disent moins convaincus de la réalité du changement climatique que le reste du monde.

Le climatocpticisme est également alimenté par certains lobbys industriels, dont celui des énergies fossiles. Ceux-ci ne remettent plus en cause le constat scientifique du réchauffement, mais dénoncent subtilement certaines figures

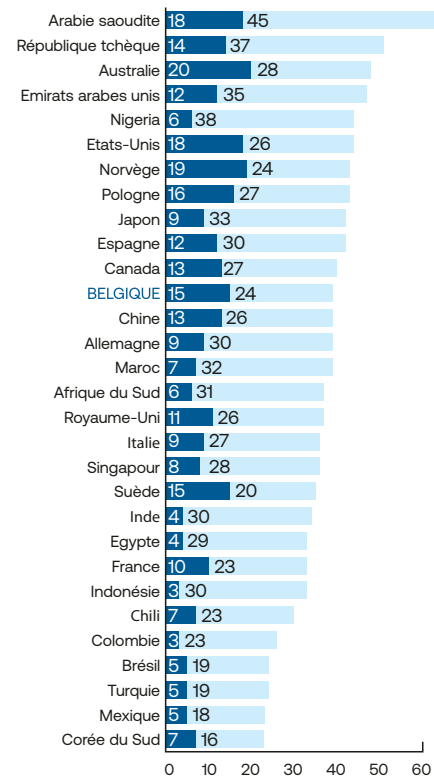
écologistes ou l'écologie punitive que des politiques anti-verts reprennent dans leur discours. La désinformation et les *fake news* jouent aussi un rôle important. «C'est un véritable enjeu, avertit Edwin Zaccai. Il suffit de voir les livres recommandés sur le site de la Fnac ou d'Amazon dans la catégorie "climat". Beaucoup sont le fait d'auteurs climatocptiques (NDLR: quatre sur dix à la Fnac et six sur dix sur Amazon, selon nos vérifications). Cette désinformation est habile, elle n'est pas frontale mais elle instille le doute. Ça explique que la parole scientifique a du mal à passer, contrairement à la désinformation qui se répand via des canaux puissants comme les réseaux sociaux.»

Sur les réseaux sociaux justement, le CNRS français a étudié l'agitation des «dénialistes» et des climatocptiques sur X. Constat: le débat y est très bipolarisé, avec 30% de climatodénialistes parmi les comptes qui abordent les questions climatiques. Le militantisme niant le réchauffement s'est surtout accru depuis le Covid-19. Dans ce remugle numérique, des personnalités comme Trump ont une ascendance évidente. Les climatocptiques osent dès lors davantage s'afficher, du moins sur le Web. ●

Pourcentage de climatocptiques par pays

■ Il n'y a pas de changement climatique

■ Il y a un changement climatique, mais pas d'origine humaine



Source: Enquête «Obs'COP 2024»
- Ipsos/EDF - Consultée le 04/02/2025.